

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o 2, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE D'AMAZONE.

2. TOILETTE D'AMAZONE. — Dessin de Gus-Ave Janet.

Saint-Denis)
lui rendant
maison de
nouveau
en plein
qualités : l'é-
raison de la
coquetterie
le fantaisie
le plus dé-
de soie, des
de 7 fr. 90 ;
qui s'ad à ra-
je crois, ne
détails de jar-
s, la lingerie
ala numéro,
à bien voulu
usage de
4, rue Saint-
nissible à la
fin que ma
signez point,
ux médailles,
re du groupe
ulté du bleu
verts rualisés
BOUY.

toute votre
se, faites un
Piver, bou-
broderie.
re
s chiffres par
bleu d'outre-
re, dans un
s dames.
Louis XIII est
et peut-être
nse particu-
ce sera long,
nmac se pose
nateur, votre
mais je suis
pas craindre
e bureau, une
e-montre, un
nos numéros
modèles,
st besoin d'é-
sin même, en
barrettes véné-
es. On ne dé-
barrettes sont
ous renseigne
pour transfor-
e en vêtements
donnés dans
dessins à éte
nforme à l'é-
ille la ceinture
apon bleu. Une
serait, je crois,

DILLIAT.
Q'AI VOITAIRE.

SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes d'amazones. — Porte-cigares. — Dentelle en crochet et mignardise. — Entre-deux en crochet et mignardise. — Annuaire. — Deux dentelles en broderie Renaissance. — Collier Henri III. — Chapeau kabyle. — Empiècement de chemise en mignardise et crochet (deux dessins). — Jours en guipure Renaissance : barrettes d'Alençon, point d'Alençon festonné, point grec. — Deux chapeaux d'été. — Toilette de promenade. — Quatre costumes de bain. — Salon de 1873 (sculpture) Education maternelle. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planches de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette d'amazone.

— Robe de drap vert russe formant longue traine. Corsage à gilet très-montant, laissant apparaître les extrémités d'un col à coins cassés de couleur, encadré autour du cou par une étroite cravate noire; les manchettes sont assorties au col.

2. Autre toilette d'amazone. — Robe de drap bleu barbeau à longue traine. Le corsage à basques taillées derrière, ouvert devant, laisse voir un joli plastron aux petits plis variés. Un grand col de velours noir retombe par derrière à la mode anglaise, et donne beaucoup de genre au costume. Nous donnerons prochainement les patrons en grandeur naturelle du corsage et du pantalon d'amazone, patrons qui nous ont été réclamés par plusieurs lectrices. Nous donnerons également



5. ENTRE-DEUX CROCHET ET MIGNARDISE.

le patron de la jupe; mais au dixième de sa grandeur.

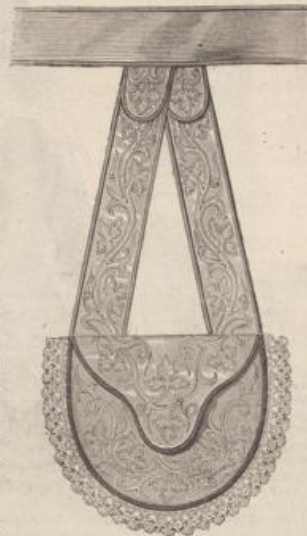
3. Porte-cigares. — Il se brode sur drap, sur velours ou sur cuir; on emploie de la petite ganse ronde et travaillée en guise de soutache. Le milieu se brode au passé bien fourré et forme un relief. Pour le montage, le cadre est en cuivre doré, et il sera prudent, pour bien réussir le montage, de s'adresser à une bonne maison spéciale.

4. Annuaire. — La mode des annuaires ou pochette-page est plus en vogue que jamais. En voici un modèle que l'on peut faire soi-même. On peut établir une annuaire pour chacune de ses robes en employant les registres de ladite robe; mais c'est surtout pour les toilettes de toile ou de batiste soutachées qu'elles seront bien appréciées. Nous donnerons sur notre prochaine planche de broderies le patron en grandeur naturelle de cette annuaire.

5-6. Entre-deux et dentelle, crochet et mignardise. — Sur les robes de toile grise ou bleue, rien de plus savant



3. PORTE-CIGARES.

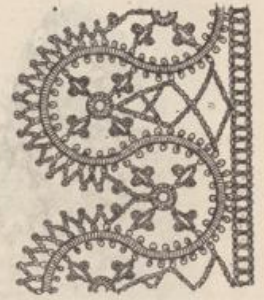


4. ANNUAIRE.

7-8. Deux dentelles en broderie Renaissance. — Cette broderie dispute la palme aux dentelles de crochet pour l'ornementation des robes de batiste ou de toile; exécutées sur la batiste même de la robe, elles ont un cachet de richesse et d'élégance remarquable; on emploie indifféremment du coton écreu marron, bleu, rouge ou noir, pour les festons qui encadrent la toile et pour les barrettes qui relient les plis les uns aux autres. On peut transformer ces deux dentelles en entre-deux en les festonnant sur les deux bords.

9. Collier ou traise Henri III. — en tulle de soie, montée à gros tuyaux, avec cravate en crêpe de Chine ou en turquoise cerise ou rose. Un jabot de tulle, également coquille, forme le second côté du nœud.

10. Chapeau kabyle. — Ce chapeau de jardin ou de plage destiné à garantir des rayons du soleil, est complètement réussi pour atteindre le résultat désiré. Il se fait tout en batiste écreue; la forme est haute et carrée, la passe latérale forme une visière qui se lève et s'abaisse à volonté pour protéger la figure. Le bavoiat, grand et pointu, retombe gracieusement sur le cou. Une guipure écreue tourne autour de la visière et du bavoiat. — Modèle du Louvre.



6. DENTELLE CROCHET ET MIGNARDISE.



7. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.



8. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

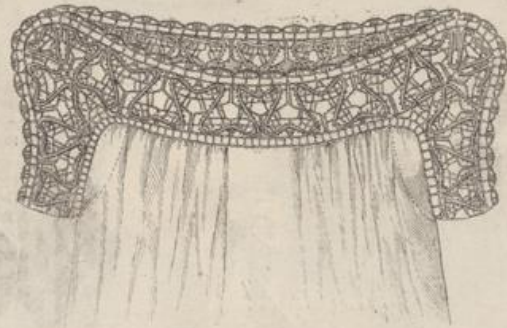
11-12. Empiècement de chemise. — Cet empiècement de chemise se fait avec un mélange de mignardise et de crochet. Ce travail, dont nous avons parlé maintes fois (notamment dans nos nos 47, 65 et 68), s'exécute fort promptement, est peu coûteux, et produit un fort bel effet. On taille d'abord sur un patron son empiècement de la taille que l'on désire et d'après la forme de notre dessin 11, et on suit la forme de son patron avec le travail de mignardise et de crochet, dont le détail est donné par notre dessin 12. Nous avons publié plusieurs fois de ces sortes d'empiècements; aussi croyons-nous qu'il est inutile d'entrer dans de plus longues explications.

POINTS POUR LES JOURS EN GUIPURE RENAISSANCE

(Voir le n° 73)



9. COLLIER OU FRAISE HENRI III.



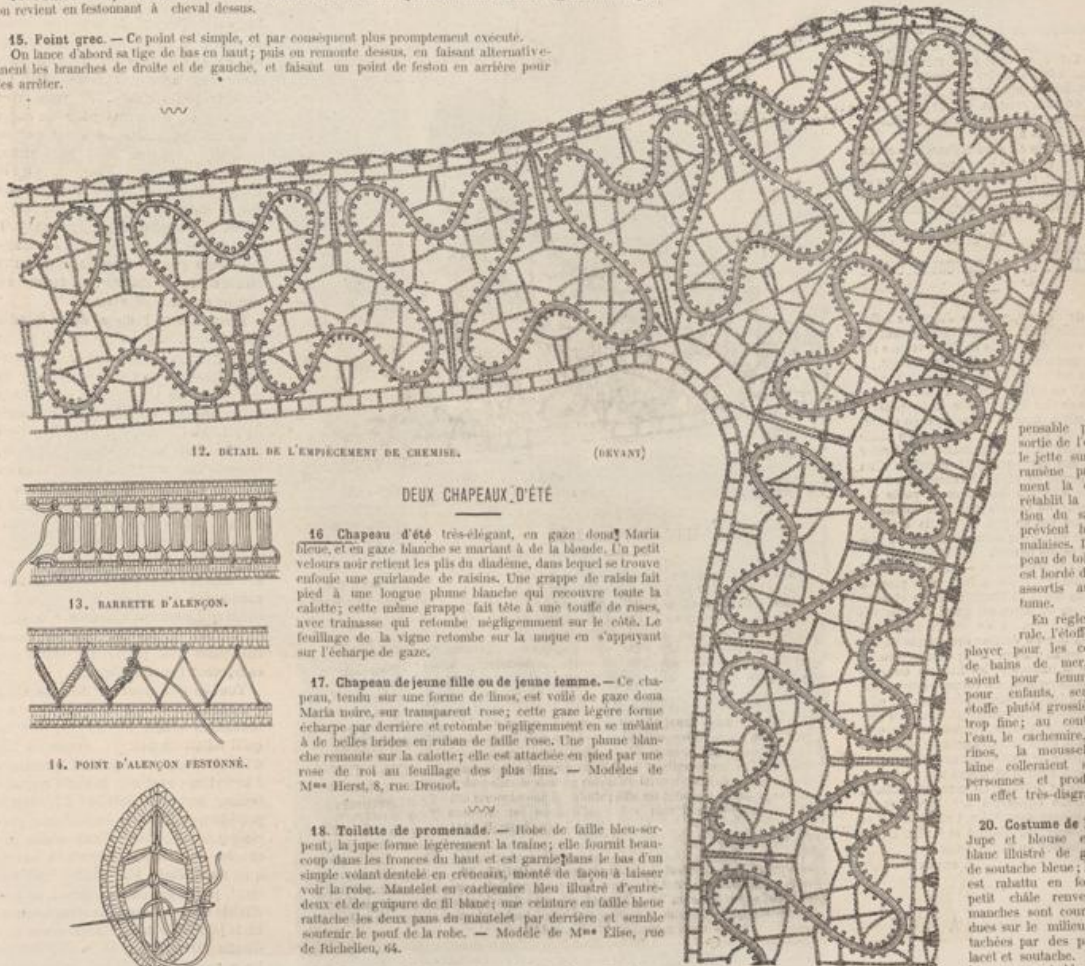
11. EMPÊCHEMENT DE CHEMISE MIGNARDISE ET CROCHET.



10. CHAPEAU KAYLE.

14. Point d'Alençon festonné. — Entrelace les deux lacets on fait un point de chausson bien régulier, sur lequel on revient en festonnant à cheval dessus.

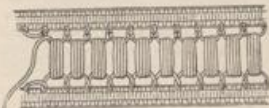
15. Point grec — Ce point est simple, et par conséquent plus promptement exécuté. On lance d'abord sa lige de bas en haut; puis on remonte dessus, en faisant alternativement les branches de droite et de gauche, et faisant un point de feston en arrière pour les arrêter.



12. DÉTAIL DE L'EMPÊCHEMENT DE CHEMISE.

(DEVANT)

DEUX CHAPEAUX D'ÉTÉ



13. BARRETTE D'ALENÇON.



14. POINT D'ALENÇON FESTONNÉ.



15. POINT GREC.

16. Chapeau d'été très-élégant, en gaze dont Maria bleue, et en gaze blanche se mariant à de la blonde. Un petit velours noir retient les plis du diadème, dans lequel se trouve enfoncée une guirlande de raisins. Une grappe de raisin fait pied à une longue plume blanche qui recouvre toute la calotte; cette même grappe fait tête à une touffe de roses, avec trainasse qui retombe légèrement sur le côté. Le feuillage de la vigne retombe sur la nuque en s'appuyant sur l'écharpe de gaze.

17. Chapeau de jeune fille ou de jeune femme. — Ce chapeau, tendu sur une forme de limon, est voilé de gaze dont Maria bleue, sur transparent rose; cette gaze légère forme écharpe par derrière et retombe légèrement en se mêlant à de belles brides en ruban de faille rose. Une plume blanche remonte sur la calotte; elle est attachée en pied par une rose de roi au feuillage des plus fins. — Modèles de M^{lle} Herst, 8, rue Drouot.

18. Toilette de promenade. — Robe de faille bleu-serpent, la jupe forme légèrement la traîne; elle fournit beaucoup dans les fronces du haut et est garnie dans le bas d'un simple volant dentelé en crêpe; montée de façon à laisser voir la robe. Mantélet en caribou bleu illustré d'entre-deux et de guipure de fil blanc; une ceinture en faille bleue rattache les deux pans du mantélet par derrière et semble soutenir le pouf de la robe. — Modèle de M^{lle} Elise, rue de Richelieu, 64.

19. Peignoir de bain, en bon molleton blanc. Une large tresse hercule entoure le vêtement. Ce vêtement est indis-

pensable pour la sortie de l'eau. On le jette sur soi; il ramène promptement la chaleur, rétablit la circulation du sang et prévient bien des maux. Le chapeau de toile cirée est bordé de lacets assortis au costume.

En règle générale, l'étoffe à employer pour les costumes de bains de mer, qu'ils soient pour femmes ou pour enfants, sera une étoffe plutôt grossière que trop fine; au contact de l'eau, le cachemire, le mérinos, la mousseline de laine colleraient sur les personnes et produiraient un effet très-désagréable.

20. Costume de bain. — Jupe et blouse en escot blanc illustré de galons et de soutache bleue; le collet est rabattu en forme de petit châle renversé; les manches sont courtes, fendues sur le milieu et rattachées par des pattes en lacet et soutache. Pantalons large en escot blanc, ornés comme la blouse, de galon,

PARTIE DE LA MANCHE.

et de soutache bleue. Chapeau rond en toile cirée, dentelé sur la passe, bordé et illustré de lacets de laine bleue assortis à ceux du costume.

21. Autre costume de bain. — Pantalon et blouse en escot noir, richement illustrés de brandebourgs en lacets et soutache rouges; celle-ci forme ce que l'on appelle, en terme du métier, un perle régulier. Le corsage, sans col, se croise sur la poitrine de droite à gauche. Le chapeau est en toile cirée; de la coiffe s'échappe une pièce de saie, également en toile cirée, dans lequel on entremêle les cheveux; la calotte tyrolienne est ornée de trois galons rouges, et une espèce d'algrette faite en laet rouge retombe du sommet du chapeau sur la passe. *Soufflers Amalia.*

Ces trois costumes de bain, ainsi que le costume de fillette qui suit, nous ont été fournis par les magasins de la châtelaine, 34, rue du Bac.

22. Costume de petite fille. — Chemisette et corsage en serge ou escot noir tenant l'un avec l'autre et montés sur la même ceinture. Pour les costumes d'enfant, on supprime la jupe, que les lois de la modestie exigent pour la femme; cela rend les mouvements plus souples et met le baby plus à son aise.

Notre modèle est orné à l'encolure et au jabot d'une ruche de laine rouge ou la peut mettre bleue, si on le préfère; le chapeau noir est en paille dite paillasson, avec simples petits croisillons pour ornement.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIEE

Toilette de campagne. — Jupen de taffetas d'Italie noir, formant légèrement la traîne, orné dans le bas de deux volants réguliers montés à plus plats; le dernier, à tête, est retenu par un biais d'étoffe. Tunique Louis XV en foulard bleu de l'Union des Indes, à pois plus foncés; cette tunique, assez courte sur le devant, est relevée en drap sur les côtés, pour retomber en châle par derrière jusqu'à la naissance du dernier volant; elle est également encadrée d'un plissé, lequel se répète à l'encolure et aux manches. Chapeau baigieuse en paille côtelée, orné de velours noir avec touffe de roses d'un ton un peu vil sur le sommet. Ombrelle en latiste écarue avec grande gripure de même nuance.

Toilette de promenade. — Robe de foulard de l'Union des Indes à fond gris presque blanc, au semis de fleurettes bleues et marron; le bas du jupon est garni de trois volants français bordés de ruban marron et ayant en tête du dernier des volants un ruche de ruban marron n° 7; ce même ruche encadre la tunique et les basques du corsage mousquetaire. Le corsage s'ouvre sur un gilet à longues basques droites d'un effet très-gracieux et très-original. Chapeau historié en paille blanche, bèrement retroussé sur le côté droit et agrémenté de touffes de fleurs bleues se confondant avec des roques de velours marron et faisant tête à une longue écharpe flottante en gaze d'oua Maria, qui retombe également sur le côté et retourne ensuite dans le dos. Cette écharpe se peut ramener par devant et former collier pour préserver du vent du soir.

E. BOUVY.

COURRIER DE LA MODE

Ne vous est-il jamais arrivé, chères lectrices, d'entrer dans un magasin



16. CHAPEAU D'ÉTÉ. MODÈLE DE N° 10821. 17. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.



18. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLE DE N° 10822.

de nouveautés, fermement décidées à acheter telle robe, de telle nuance; vous demandez à voir l'objet que vous désirez; on l'étale devant vous, mais, à côté, on vous montre d'autres étoffes, non moins souples, aussi brillantes, puis d'autres encore; la gaze, le cachemire, le foulard, le tissu de fantaisie, uni, à raies, à pois, à dessins, passent tour à tour sous vos yeux, faisant papilloter devant eux leurs reflets chatoyants, leurs teintes douces ou éclatantes. Bref, votre goût, si net, il n'y a qu'un instant, se laisse influencer; l'indécision s'empare de vous, l'hésitation fait place à ce désir que vous vous étiez promis de réaliser, et vous choisissez une robe absolument différente de celle que vous convoitez d'abord, à moins cependant que vous ne sortiez du magasin sans avoir rien acheté... pour avoir vu trop de jolies choses. Si vous avez éprouvé cet embarras pour un choix personnel, quand il ne s'agit que de satisfaire à votre goût particulier, vous comprendrez, je l'espère, ce qu'il y a parfois de difficile dans la tâche que je me suis volontairement imposée et qui consiste à grouper en quelques lignes les détails et les renseignements que je recueille pour toutes aux meilleures sources, de façon à satisfaire chacune de vous.

Permettez-moi donc de vous faire part de quelques réflexions qui m'ont été suggérées par mon désir de répondre à l'attente de chaque abonnée, en ce qui touche son journal et les bons offices qu'elle a le droit de réclamer de lui. Moi aussi, j'ai été abonnée à un recueil de modes féminines. Comme vous toutes, j'habite la campagne une partie de l'année. J'ai même parfois quitté Paris pendant des mois et même des années; j'ai donc pu apprécier les services divers qu'une bonne publication de ce genre peut rendre aux femmes qui s'occupent elles-mêmes des détails de leur toilette, à celles qui tiennent à honneur de confectionner ou de faire confectionner chez elles une partie des objets qui composent leur habillement.

Tout ce qui pouvait donc servir à me renseigner sur la mode, sur ses tendances vraies ou fausses, sur ce qu'il fallait adopter ou éviter en fait d'innovation, me semblait précieux. J'accueillais avec non moins d'empressement certains détails d'économie pratique, comme des indications précises pour tirer parti d'une étoffe démodée ou fanée; j'aimais à savoir quel tissu était plus solide, meilleur teint, plus léger ou plus chaud, ou préférable dans telle ou telle circonstance; mais je restais assez indifférente aux détails étrangers à la mode, comme les nomenclatures de bals et de réceptions, émaillées de noms ou d'initiales, aux racontars sur la couleur

ont
litt
urs,
né-
or-
nne
nes,
ère,
par
lent
leur
tant
s de
des
tes



1873

Robes et Foulards aux Indes

N° 75

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Robes en foulard de l'Union des Indes, 1, rue Arber

s ne
vous
il de
soin
pri-
vité,
issés
s ce
que-
le de
e de
d est
er ce
Une
des

autés, fer-
décidées à
elle robe,
ance; vous
à vo'r
e vous dé-
l'étale de-
s, mais, à
ous montre
toffes, non
ples, aussi
puis d'au-
re; la gaze,
tre, le fou-
ssu de fan-
i, à raies, à
essins, pas-
à tour sous
faisant pa-
devant eux
effets cha-
eurs teintes
ou éclatun-
votre goût,
n'y a qu'un
e laisse in-
l'indécision
de vous,
un fait place
r que vous
promis de
et vous choi-
e robe abso-
que vous
s cependant
magasin sans
r avoir vu
vous avez
r un choix
ogit que de
particulier,
ere, ce qu'il
us la tâche
ment impo-
per en quel
les ransel-
pour toutes
e façon à sa

e vous faire
s qui m'ont
de répon-
onnée, en
et les bons
de réclamer
abonnée à
féminines.
ôte la cam-
année. J'ai
pendant des
s; j'ai donc
ivers qu'une
tre peut ren-
occupent elles-
ur toilette, à
neur de con-
fectionner
s objets qui
nt.

lone servir à
ode, sur ses
esses, sur ce
viter en fait
ult précieux.
ins d'empres-
d'économie
ications pré-
ne étoffe de-
mais à savoir
ide, meilleur
haud, ou pré-
circonstance;
différente aux
mode, comme
s et de récep-
ms ou d'ini-
r la couleur

et de
Chape
cirée,
passé,
de lin
assort
tune.

21.
de lin
et blanc
richeur
brandé
et se
celle-e
l'on a
du mé
gulier
col, se
poultre
ganché
en loi
coiffe
pièce
en toll
quel
chevet
rolier
trois
une
falle
reloué
chaper
Soudé
Ces
hains,
tune
nous
par les
Châtel
Rue.

22.
sette
tenant
même
en su
destie
les in
laby
Noti
jabot
mettre
nicois
simple

EXPLI

Toll
tas d'
traîne,
gulier
fête, r
Louis
de, à
courte
rie sut
par de
volant
plissé,
manch
felée,
rosses
Ombre
pure d
Toll
de l'
blanc,
ron; le
lacs f
ayant
che de
encadr
sage
ou gil
trés-g
lori m
sur le
fleurs
de vel
gue é
qui re
tourne
peut r
pour y

C

Ne
lectri

des
cour
guri
man
nos
santé
dire
leur
donc
man
ferai
rent
La
fure
en

N
a
d
p
e
l
c
l
s
e
e

des yeux et des cheveux de M^{me} ***, pensant qu'un courrier de mode doit surtout être le corollaire des figures et des dessins du texte. Si cependant cette manière de voir, ces sentiments n'étaient pas ceux de nos abonnés, je leur serais infiniment reconnaissant de me le faire savoir, et je m'engage à leur dire comment est attelée la voiture de B..., la couleur de sa livrée et la robe de ses chevaux. C'est donc convenu, j'attends les réclamations ou les demandes de chacune de vous, chères lectrices, et je ferai de mon mieux pour y satisfaire. Ceci dit, je rentre dans mon sujet, si vous le voulez bien.

Les hautes collerettes deviennent une rage, une fureur; on en fait de toute sorte : en tulle de soie, en tulle bruxelles, en crêpe lisse. Les dernières

sont, à mon sens, les plus seyantes; seulement, elles sont bien vite défranchies et ne sont admissibles que dans leur première fraîcheur; on ne peut guère les porter plus de deux fois. On en fait en crêpe lisse noir avec jais, qui se consent à l'ouverture des corsages en grenadine noire; mais je conseillerai toujours de poser à l'intérieur une petite dentelle blanche à plat, quand on n'est pas en deuil.

En général, ces collerettes Médicis se font plus hautes par derrière que par devant; elles sont également plus largement tuyautées à la nuque que sous le menton; les coiffures très-élevées et dégagées entièrement le cou par derrière expliquent cette mode. Cependant je ne saurais trop répéter combien les

femmes un peu fortes, ou dont les épaules ne sont pas très-effacées, doivent se méfier de l'effet produit par une fraise trop montante. On peut, d'ailleurs, tout en sacrifiant au goût du jour, adopter les mêmes choses, en ayant soin de les réduire aux proportions qui conviennent à la structure de la personne qui les porte. Les cols en toile sont eux-mêmes, pour la plupart, garnis à l'intérieur, par derrière, d'un plissé en mousseline, souvent terminé par une petite valenciennes. Les cols ouverts se portent toujours en toile unie ou brodée, ornée tout autour d'une dentelle de fil. Les manches de robe étant généralement assez larges du bas, les manches de lingerie s'évasent au poignet; elles forment des plissés et se portent avec les fraises ou collerettes



19. PEIGNOIR DE BAINS.

20. COSTUME DE BAINS.

21. COSTUME DE BAINS.

22. COSTUME DE PETITE FILLE.

COSTUMES DE BAINS — MODÈLES DE LA CHATELAINÉ, 34, RUE DU BAC.

Médicis. On peut aussi adapter ces plissés aux manches des robes, en les bâtissant en drssous après les avoir montés, au préalable, sur un ruban de fil.

Je signalerai un modèle charmant de mantelet à pans carrés en grenadine de soie double et terne ou en crêpe de Chine noir. Il est garni d'un petit volant plissé à plis ruchés. Sur le point de l'ourlet de ce plissé, en haut et en bas, sont cousues des perles de jais se touchant presque; le travail se fait sur le volant avant de le plisser; rien n'est charmant et simple à la fois comme cette garniture. Les écharpes se font en étoffe pareille aux robes, en crêpe de Chine, en cachemire; sur robes très-claires et unies, une écharpe en mousseline, avec

entre-deux brodés ou de dentelle, et dentelle tout autour, est d'une élégance parfaite; c'est une vieille mode exhumée au profit des jeunes filles et des jeunes femmes, à qui elle sied si bien. J'ajouterai que toutes ces confections, écharpes, mantelets, courtes rotondes, avec leurs *dérivés* sont ornés de nœuds par derrière, les uns à longs pans, les autres à longues boucles ou coques plates.

La vogue des guipures de laine continue. On emploie cette guipure sur toutes les étoffes et avec tous les tissus de laine et de soie. Votre bon goût peut s'emparer de cette mode et réaliser des garnitures charmantes, puisque vous trouverez des guipures et des entre-deux de toutes nuances, même les plus fantaisistes.

Que puis-je vous dire des chapeaux que vous ne sachiez déjà, que je ne vous aie dit, ou que vous n'ayez vu de tout côté? Les modistes s'emparent de toutes les formes possibles, et leur plus grand soin est de déguiser par mille combinaisons la forme primitive. Les grands bords se retroussent soit de côté, soit devant, soit derrière; les bords retroussés s'abaissent par ici, se cambrent par là. Dans ce creux, une touffe de roses; sous ce pli, une coque. Devant ou derrière... au choix, une guirlande de marguerites ou d'aubépine; bref, c'est le règne de l'arbitraire et de l'imagination. Tout ce qui sied est admis; il s'agit seulement de choisir et d'adopter ce qui convient à l'air et au contour du visage. Une seule remarque à consigner, c'est le triomphe des

leurs en général et des roses en particulier. Toutes les nuances connues et inconnues s'offrent à nos yeux, depuis la rose blanche jusqu'à la rose pourpre, en passant par toutes les dégradations, depuis la rose thé jusqu'à la rose safran; j'ai même vu des roses vertes et bleues. Ce rêve, toujours poursuivi des horticulteurs, a été réalisé par nos fleuristes à la mode et vulgarisé par nos élégantes.

Le costume vit toujours, et s'il est jamais détrôné pour les toilettes habillées, au moins peut-on, sans craindre de se tromper, penser qu'il subsistera longtemps encore pour les négligés élégants, les robes de promenades ou de courses, les voyages, les excursions. Faites donc sans hésiter toutes vos robes de jour avec jupons et polonaises, ou tuniques et corsages à barques, vous pourrez certainement reprendre l'année prochaine ces mêmes toilettes sans craindre qu'elles soient absolument démodées. Le costume a passé dans nos mœurs.

MARIE DE SAVERNY.

LA MUSIQUE

Les violettes de Nice, valse pour piano, par E. Satias. — Très-recommandée comme une gracieuse et élégante composition. Prix, 2 fr. 50, chez Harlmann, éditeur, 19, boulevard de la Madeleine.

La Poursuite. — Excellente et originale étude pour le piano, de Paul Bernard. Prix, 1 fr. 75, chez Heugel, éditeur, 2 bis, rue Vivienne.

Ce que chantait un paysan, poésie musicale, par E. Diaz de la Pena. — La voix chante sans parole cette mélodie pleine de charme et dont le sens n'échappe pas à l'auditeur, bien que des mots ne soient pas chargés de le traduire. Prix, 1 fr. 75, chez Léon Grus, éditeur, boulevard Bonne-Nouvelle, 31.

Le Petit pasteur, chansonnette enfantine, parole de Raphaël May, musique de G. Oscar. — Recommandée aux mères qui essaient de la voix de leurs enfants et aux pensionnats de jeunes filles; toutes les notes sont d'une émission facile, la poésie est gracieuse. Rien de frais et de charmant comme cette bluette chantée par une voix jeune et pure. Prix, 1 fr. 25, chez Katto, éditeur, 67, rue des Saints-Pères.

N. D. S.

LES MENUS DE LA SAISON

Jun.

MENU D'UN DINER SIMPLE ET BON.

Potage printanier.
Pièce de bœuf à la flamande.
Vol-au-vent à la financière.
Brochet piqué à la broche.
Petits pois au beurre.
Fondue au fromage.
Beignets de pommes de terre.

SERVICE DES TABLES

(suite)

ORDRE DANS LEQUEL DOIVENT ÊTRE PRÉSENTÉS LES METS

Les potages.
Les hors-d'œuvre d'office.
(les melons les premiers, s'il y en a.)
Les relevés de poisson.
Les relevés de boucherie et de volaille.
Les entrées chaudes et froides de toute nature.

LE PUNCH A LA ROMAINE

Les rôtis
(chauds et froids).
Les entremets de légumes, d'œufs, de pâtes, etc.
Les entremets au sucre
(chauds, froids et glacés).

Après cela on enlève tout le service de cuisine, on brosse la table et on passe au dessert, présenté dans l'ordre suivant :

Les fromages.
Les fruits.
Les petits fours.
Les bonbons.
Les glacés.
Le café et les liqueurs se servent à table ou au salon.

LE BARON BRISSE.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

L'Exposition des Beaux-Arts de 1873 est, de l'avis de tous, une de plus remarquables qu'on ait eues depuis nombre d'années. L'art français semble soudain s'être retrempe aux sources vives de la poésie et des grandes traditions du dessin et de la couleur, et s'est révélé sous des aspects divers et séduisants.

Sans quitter la carrière, les anciens, les maîtres ont su produire des élèves qui sont leurs dignes émules. Professeurs et disciples ont à l'envi su charmer et éblouir nos yeux par la reproduction saisissante de leur pensée artistique, et nous croyons être agréables à nos lectrices en donnant dans la *Revue de la Mode* une rapide esquisse du Salon, où se pressent chaque jour de nombreux et enthousiastes visiteurs.

Cette promenade d'une femme à l'Exposition ne peut être autre chose qu'une suite d'impressions sur ce qui a frappé son regard, et ce rapide aperçu n'a d'autre prétention que rappeler à quelques-unes de nos abonnés, à celles qui ont eu, certaines de leurs sensations, que de faire connaître à nos amis de province moins favorisées que nous les toilettes qui n'ont paru mériter une attention particulière.

Au hasard donc et sans ordre numérique ni alphabétique, sans autre guide que ma fantaisie ou mes souvenirs. Je citerai d'abord le *Jésus au tombeau*, de M. Henry Levy, élève de M. Picot. Cette toile doit, ce me semble, être lousée sans restriction. Le sujet est composé dans l'art spiritueliste qui caractérise les peintures de la grande école religieuse au moyen âge, et le même souffle inspirateur l'anime. Le tombeau du Christ, taillé dans le roc, est divisé en deux parties. A la partie supérieure, dans un horizon indéfini plongé dans les ombres de la nuit, on voit les gardes de Pilate veillant. Au-dessous, c'est le tombeau ouvert. Le corps du Christ, c'est-à-dire l'humanité vaincue, repose sur la pierre.

Les traits du visage gardent l'impression des douleurs du supplice, la tête et les bras retombent inertes. Deux anges sont auprès du Fils de Dieu. L'un cache son front éploré sur le corps du Sauveur, qu'il embrasse de ses deux bras : c'est le désespoir de la douleur terrestre, c'est l'ange du Calvaire ; l'autre, debout à la tête du Christ, montre d'un air radieux le ciel où va aller régner le Fils de Dieu ; c'est l'ange de la résurrection. La pensée est belle, l'exécution est à la hauteur de la pensée.

Une autre toile à sensations mystiques a été envoyée par Gustave Doré, qui l'a nommée *les Tendres*. L'heure solennelle de la mort de Jésus-Christ est admirablement rendue. Au premier plan, la multitude, consternée, éperuvée et dans l'effarement causé par ce phénomène terrible, regarde éperdue le Golgotha lumineux, au sommet duquel se détachent les trois croix noires sur l'une desquelles vient de mourir l'Homme-Dieu.

Grand effet, un peu théâtral peut-être, mais réel.

Puisque j'ai abordé les grandes compositions à émotion, parlons tout de suite de l'un des succès les plus réels et les mieux mérités du Salon, *la Dernière cartouche*, de M. Alphonse de Neuville, élève de M. Picot, représentant la défense d'une maison cernée par l'ennemi, près de Sedan. C'est la peinture effroyablement véridique de l'un de ces épisodes terribles dont la guerre fournit de nombreux exemples. Un groupe de soldats et d'officiers, après une résistance désespérée, brûle sa dernière cartouche. La mitraille, les obus, les bombes, ont fait dans la maison leur œuvre fatale ; il n'y a plus que des hommes sanglants que soutient encore une énergie surnaturelle. Un officier blessé s'appuie sur le rebord d'un bahut, mourant, épuisé, mais suivant encore d'un œil ardent les mouvements de l'un de ses hommes qui tire, derrière la fenêtre mal barricadée par un matelas déjà criblé, cette dernière cartouche. Au premier plan, deux vétérans, blessés aussi, fouillent avec désespoir une sacoch vide ; des éclats de muraille, des débris de meubles, des fusils brisés gisent pêle-mêle ; au fond, sur le seuil de la maison, la lutte se continue, lutte terrible, car elle est sans espoir. Enfin, dans la pénombre, un lit sur lequel est un cadavre et où s'appuie un jeune soldat, les mains dans ses poches, attendant la mort qui a déjà frappé tant de fois autour de lui. Il faut d'abord un certain courage pour rester devant cette toile ; puis, malgré soi, on éprouve bientôt une émotion si vraie, qu'on ne peut en détacher son regard.

La même sensation se produit devant la scène du bombardement de Paris, par M. Philippeaux. Dans une rue jonchée de mourants et de morts, parmi lesquels des femmes et des enfants, un obus vient d'éclater. Un groupe effaré s'abrite contre le mur ; la terreur est peinte sur tous les visages. Au centre du tableau se trouve une charrette contenant des meubles, et sur laquelle est une femme tenant un enfant qu'elle couvre de son corps en se penchant sur lui. L'horrible angoisse de ces jours de deuil et de terreur est rendue dans toute sa poignante réalité.

Pour en finir avec ces souvenirs lugubres, un mot sur le tableau de M. Detaille, élève de Meissonier, désigné sous ce ti-

tre : *En retraite*. Dans un bois aux grands arbres dépouillés et couverts de neige, sur un sol glacé et sous un brouillard sinistre, une batterie de mitrailleuses bat en retraite tout en tirant encore sur l'ennemi. C'est la défaite glorieuse, c'est la défense quand même devant l'écrasement du nombre. Un pâle soleil d'hiver voilé par les nuages éclaire de ses ternes rayons cette image réaliste de nos revers et de notre héroïque résistance.

Voici un petit cadre qui va ramener le sourire sur nos lèvres. C'est le *Jeune criminel*, de M. Lohricheon. Il paraît que cela se passe ainsi à la campagne. La nourrice va aux champs, et pour que le bébé ne se fasse pas de mal, elle le suspend par une frassière à un clou fixé au mur. Aussi a-t-il l'air assez malheureux et emu, le pauvre petit être ! Quelle ravissante moue ! quel gentil froncement de sourcil ! Il est là, suspendu, suçant ses deux petites mains et s'agitant à outrance, pour se délivrer de ce supplice, tant et si bien, que son béguin est tout de travers sur sa blonde tête, et que son pied gauche a perdu le bas et le chausson qui le couvraient. Ce qui rassure un peu, c'est l'air de vigoureuse santé du marmot, c'est sa chair ferme et transparente pour laquelle semble avoir été inventé le fameux cliché des roses pétrées dans du lait. Le modèle de ce corps d'enfant fait le plus grand honneur à l'artiste, qui a été aussi heureux dans l'exécution que dans la conception de cette œuvre originale.

Un autre bébé bien mignon aussi, mais plus choyé et mieux dorloté, c'est celui que nous montre M. Vibert dans son *Premier né*. Oh ! l'heureux petit homme si douillettement entortillé par sa mère dans les plus riches et les plus molles étoffes, si tendrement couvé des yeux par son jeune père. Il y a là tout un poème d'amour maternel et conjugal, c'est le bonheur dans son expression la plus pure et auquel rien ne manque, pas même le doux cadre de luxe et du confortable. M. Vibert est un brillant coloriste. Sous son pinceau, l'étoffe chatouille, se déploie et se replie ; le dessin sacreux correct et gracieux, le détail se détache sans que le fond du sujet, sans que la pensée qui l'a inspiré en souffrent aucunement.

On retrouve ces mêmes qualités dans le *Départ des mariés en Espagne*, du même peintre. Après les fêtes de la noce, l'instant de la séparation est venu. La mariée est juchée sur un cheval pompeusement caparoté, assise en croupe de son mari, à qui elle tourne le dos, en s'appuyant gracieusement sur lui, pendant qu'elle reçoit les adieux de sa famille et de ses amis et leurs derniers souhaits de bonheur. Le marié prend des mains des camarades un verre de vin blanc, le coup de l'étrier. Sa figure épanouie exprime toutes les joies de l'âme. A gauche, est la table encore dressée autour de laquelle siègent le bon chanoine et les grands parents ; sur la table même, un joli garçon de cinq à six ans bat des mains à la vue de cette belle mariée assise sur ce bon moulinet beau cheval. Ça et là, des jeunes filles au visage riant, dont l'une suit l'heureux couple de son regard noir et brillant... un peu envieux ; puis encore de pimpantes Andalouses habillées de soies éclatantes, coiffées de la mantille ou du peigne à galeries. Comme accessoires, dans un coin, des bagages, des valets, des mules, des colombes se becquetant, des guirlandes et des festons, des mandolines et des castagnettes, enfin, l'amour, la vie et la lumière. Le souffle poétique et vivace qui anime le beau pays d'Espagne semble avoir passé sur cette toile.

Reposons un instant nos yeux fatigués par ces teintes éclatantes, en regardant un charmant paysage signé par M. Yau Dargent et qui mérite sa place au salon d'honneur. Il est désigné dans le livret sous ce titre : *Le Sautier aux rivières*. De grands pins d'un vert sombre projettent leur ombre mélancolique sur les fougères et les mousses jaunies, éclaircies par le soleil d'automne. Qu'il serait charmant de s'asseoir pour rêver doucement sous ces arbres et sur cette mousse en face de cet horizon qui paraît sans limite, car la mer le rend infini. C'est bien la terre bestonne, au paysage à la fois sauvage et poétique et qu'à si merveilleusement reproduire le pinceau d'un maître.

Signalons deux portraits de femme, de Cabanel. Une gracieuse tête blonde, à la carnation brillante, au sourire plein de charme, aux cheveux dorés, et une grande et belle personne artistiquement vêtue de velours noir et de fourrures. La pose est parfaite, la tête vivante. Je comprends la satisfaction intime que doivent éprouver les modèles à légèrer à leurs arrières-petits-fils leur image ainsi reproduite.

L'une des meilleures toiles dans ce genre est, à mon sens, le portrait d'une jeune fille blonde en costume de cheval. La gracieuse amazone vient sans doute de sauter légèrement à terre, après une course rapide. Les longues boucles éparées de ses cheveux d'or pâle, tombent sur ses épaules. La joue est animée, l'œil brillant ; c'est la jeunesse, la santé et la vie personnifiées par la grâce et la beauté mêmes : ce portrait est de M. Cot, qui a aussi exposé un autre charmant tableau désigné sous ce nom : *Prisonnière* ! Cet artiste peut s'intituler le peintre de la jeunesse.

Nous reproduisons plus loin, d'après le *Monde illustré*, le fac-similé du groupe de M. Delaplanche : *Éducation maternelle*, un des plus remarquables morceaux du Salon.

MARIE DE SAVERNY.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

RÈGÈNE DE LA CHEVELURE

(Suite.)

Malgré toutes ces rigueurs ecclésiastiques, on n'en continua pas moins de porter de longs cheveux, jusqu'au règne de Louis IX. Mais lorsque ce prince eut donné des preuves de son zèle religieux, la question fut agitée de nouveau, le pape lança de nouvelles foudres, et par ordre du roi tout le royaume fut tondu. Les femmes inventèrent alors *l'escoffon*, qui varia de mille manières jusqu'au quinzième siècle. Depuis cette époque jusqu'à la révolution, on voit toute une série de coiffures excentriques et ridicules, dont la première est la *coiffure au cœur*. Celle-ci prit en peu de temps des proportions tellement gigantesques, qu'il était impossible à une élégante de passer par une porte ordinaire sans se tourner de côté. De même, il était impossible aux femmes à la mode de faire entrer leur tête dans une voiture, et pour se rendre à un bal ou à une soirée, il fallait tenir la tête en dehors du véhicule. Cette monstrueuse coiffure était formée de deux larges ailes assez semblables aux voiles d'un moulin à vent; les charpentes, les ressorts et les attaches étaient en fil de fer. Les prédicateurs de l'époque eurent beau tonner contre cette excentricité, la mode n'en suivit pas moins son cours, et lorsqu'elle disparut, ce fut pour faire place à une coiffure, plus ridicule encore, qui représentait un immense pain de sucre, au sommet duquel on attachait un long voile retombant sur les épaules. Les prêtres allaient encore cette coiffure avec non moins de violence que les précédentes. Ils s'écriaient en chaire que son premier inconvénient était de nuire à la dignité des maris, qui, à côté de leurs femmes, n'étaient plus que de petits buissons perdus dans une forêt de côdres. La hauteur en était telle, en effet, que chaque femme paraissait un vrai clocher ambulatoire; on aurait pu, de la hauteur d'un premier étage, décoiffer les promeneuses qui passaient dans la rue. La petite bourgeoisie voulut imiter la femme du grand monde; mais alors on établit la règle que le voile d'un gentleman le porterait jusqu'aux talons, et que les princesses le traîneraient à terre. C'est alors qu'il fallut élever la hauteur des portes pour laisser passer les élégantes. Les papes, les évêques, les abbés, avaient beau lancer leurs sarcasmes et les excommunications, les coiffures ne faisaient que grandir de mieux en mieux. Il fallut attendre que la mode passât d'elle-même, ce qui eut lieu dès le commencement du règne de François I^{er}. A partir de ce moment, les coiffures sont plus modestes en hauteur et en diamètre; mais elles s'étaient avec tant d'élégance, de luxe et de prétention, que les poètes, les écrivains et les philosophes s'unissaient tous en chorus pour crier au scandale contre la façon dissolue dont les femmes disposaient leur chevelure. Mais toutes ces diableries restèrent impuissantes jusqu'à l'apparition de la *coiffure en queue*, adoptée par les dames de la cour de Catherine de Médicis. Marguerite de Valois portait les cheveux frisés sur les tempes, le toupet relevé et surmonté d'un bonnet de velours ou de satin, enrichi de pierres ou de perles fines, avec un magnifique bouquet de plumes au sommet. Gabrielle d'Estrees portait la coiffure en cœur; mais plus modeste dans ses formes et ses dimensions que celle dont nous avons déjà parlé; elle avait, en outre, les cheveux crépés et relevés. Marie de Médicis se coiffait à peu près de la même façon.

Une coiffure historique, et qui fit fureur de son temps, est la *coiffure à la Fontanges*. Ce fut un accident qui lui donna naissance. La cour chassait dans la forêt de Fontainebleau, et le reine de la fête était la duchesse de Fontanges, belle comme un ange, mais sottée comme un panier, dit l'abbé de Choisy. Un coup de vent subit ayant éparpillé sur ses épaules la splendide chevelure de la duchesse, celle-ci, à défaut de coiffeur, releva elle-même ses cheveux épars et les fixa avec une élégance toute particulière par un nœud de ruban dont les deux bouts lui retombaient sur le front. Le lendemain, toutes les dames de la cour étaient coiffées à la Fontanges. Cette mode simple et élégante convenait parfaitement aux jolies femmes, mais elle ne conserva pas longtemps son caractère primitif. On commença par l'exagération et l'on tomba presque aussitôt dans le ridicule, au point que pour construire une telle coiffure, il fallait d'abord une charpente en fil de fer de deux à trois pieds de hauteur. Sur cette carcasse à plusieurs étages, on empilait une multitude de coiffes richels composés de rubans, dentelles, fleurs, aigrettes, rouleaux d'étoffe ou de cheveux, etc., décorés chacun d'un bon plus ou moins bizarre: tels étaient le *duc*, la *duchesse*, le *soldat*, le *capucin*, l'*espèrre*, le *chou*, le *chat*, la *souris*, le *poivrier*, *dentelle*, *trousse* et jusqu'au *dixième ciel*. Cette mode, par cela même qu'elle était absurde, fit fureur tant que vécit l'héroïne qui en fut l'auteur inconsciente. Mais à sa mort, la fontange disparut aussi rapidement qu'elle était venue. On raconte à ce sujet qu'un jour Louis XIV, recevant la visite de deux belles Anglaises, fut frappé de la simplicité de leur coiffure. Il dit alors, à table, aux personnes qui se trouvaient à ses côtés: « Si les Françaises étaient raisonnables, elles renonceraient à leur coiffure ridicule pour adopter la coiffure anglaise. » Ce désir du grand roi fut un arrêt, et dans la soirée même toutes les dames, déposant leur gigantesque fontange, parurent au cercle royal avec la coiffure plate des Anglaises.

Cependant, les hommes, cette fois, n'étaient pas restés étrangers à l'invasion des faux cheveux. Toutes les têtes étaient affublées de ces monstrueuses perruques dont Louis XIV donnait lui-même l'exemple. Celui-ci avait une

si longue et si particulière pour les affectionner; c'est qu'il lui fallait à tout prix cacher une forte loupé qui ne faisait pas le plus bel ornement de sa tête royale; aussi, quand on compta la coquetterie ou plutôt la faulx que Sa Majesté avait pour sa personne, on n'est pas surpris d'apprendre que le grand roi n'aurait jamais quitté sa perruque, même devant un seul de ses laquais. Ce que Louis XIV faisait, en quelque sorte, par nécessité, les courtisans et les bourgeois le firent par imitation, de sorte que pendant toute la durée de ce règne on ne pouvait plus être honnête homme sans porter une immense perruque. Les magistrats, les professeurs, les médecins, les abbés, tout le monde avait sa perruque; les portails de l'époque nous en montrent de frappants exemples. La seule modification qu'on fit subir à cette mode consista à séparer la partie pendante sur le dos en deux portions enroulées chacune dans un ruban noir: c'est ce qu'on appela coiffure à la *brigadière*, à la *conseillère*. Pour les femmes, M^{me} de Maintenon avait inauguré un nouveau genre, c'était d'envelopper la tête dans un amas d'étoffes sombres et noires, cachant entièrement la chevelure, au point que les jeunes et jolies femmes n'osaient plus montrer même le cou.

Seule, la belle Ninon de Lenclos protestait contre cette mode en portant sa splendide chevelure bouclée en longs anneaux tombant sur ses épaules et formant au-dessus du front une couronne flamboyante, qu'adoptèrent M^{lle} de La Vallière et toutes les contemporaines.

(A suivre.)

DOCTEUR IZARD.

UN DUEL AUX LANTERNES

(Suite.)

Edmond savait qu'il n'y a rien à répondre à ces cris insensés qu'arrache la douleur. Il prit son ami par la tête et l'embrassa en pleurant avec lui; puis l'ayant enfin apaisé comme on apaise les enfants, en laissant le torrent de larmes s'épuiser de lui-même, il l'emmena sans résistance.

Pendant les premiers temps de son séjour à la campagne de son ami, Louis resta obstinément enfermé, s'abreuvant, dans sa solitude, d'une douleur qu'il croyait éternelle. Mais, peu à peu, ses idées se modifièrent; il crut que c'était un devoir pour lui de reprendre ses travaux interrompus, et revint à Paris avec Edmond.

— Quelle carrière vais-je embrasser? Telle était la question qu'il se posait le lendemain de son arrivée, au moment où son ami Edmond entra chez lui pour l'emmener à un déjeuner de garçons.

— Nous avons le temps de songer à cela, lui dit philosophiquement Edmond. A demain les affaires sérieuses. Avant de savoir ce que tu veux faire, apprends un peu la vie. Crois-moi, c'est une science qui en vaut bien une autre. Tu es resté jusqu'ici enfermé, courbé sur de vieux grimoires qui ne l'ont rien enseigné de ce que doit savoir un jeune homme de ton âge et de la condition. Laisse-toi conduire par moi, et ce soir, au club, nous poserons la question de ton avenir.

Sur cette très-peu paternelle exhortation, Edmond emmena le jeune Louis de Cahuzac au déjeuner qui les attendait.

Louis, avec sa figure candide et son air abattu par une douleur récente, eut un grand succès de sympathie. Chacun voulut à son tour le consoler, tant et si bien que c'était chaque jour de nouvelles fêtes dans lesquelles le jeune Louis de Cahuzac, fier comme un Gascon doublé d'un gentilhomme, voulait faire sa partie d'une façon digne de lui. Aussi eut-il bientôt les plus beaux chevaux et les plus beaux équipages. Le malheureux enfant ne savait pas que les jeunes gens ne s'arrêtent pas facilement sur le chemin qui conduit à la ruine.

Quelquefois, le matin, quand son valet de chambre venait le réveiller, et que, la tête encore alourdie par les libations de la veille, il bâillait en se détrainant, une pensée inquiète se glissait dans son esprit. Alors il revoyait la douce et placide figure de la belle Lucia le regarder d'un œil attristé. Quelque chose comme un remords se glissait alors dans son cœur, et il prononçait le grand mot:

— Demain!...

C'est-à-dire demain, je me mets au travail, demain, je congédie ma maison et je viens mes chevaux; demain, je... Mais ce lendemain n'arrivait jamais.

Cependant la petite fortune amassée par son père se dissipait rapidement, et, pour se rassurer, Louis

pensait d'abord à l'oncle d'Amérique, dont il attendait toujours vainement des nouvelles.

Trois années s'étaient passées ainsi, et Louis avait fini par trouver le fond du sac paternel. Les dettes arrivèrent alors. Tout jeune homme qui a dépensé vingt mille écus par an a pour cent mille francs de crédit sur la place; si bien que Louis put encore marcher à l'aide de ce cheval fourbu qu'on nomme le crédit. Mais la redoutable époque des lettres de change arriva, — la roche Tarpéenne auprès du Capitole! et bientôt notre jeune ami ne rêva plus que gardes du commerce, Clichy, écron. Il en vint même à trouver les fameuses charges de Gavarni sur la célèbre prison, qui avaient un grand succès à cette époque, infiniment peu spirituelles.

C'est alors que se place une conférence solennelle entre Louis et son ami Edmond, dans cette même chambre à coucher, témoin de si nombreux et si joyeux ébats. Sur la table de nuit, un papier timbré, couvert d'un indéchiffrable griffonnage, montrait sa redoutable vignette. Louis, depuis son réveil, le contemplait d'un air piteux. Il le tendit à son ami qui entra.

— Qu'est-ce que cela?
— Un commandement.
— Quand l'as-tu reçu?
— Ce matin.
— Diab! il n'y a pas de temps à perdre. Nous allons d'abord faire opposition, car tu pourrais être saisi dans les vingt-quatre heures, après quoi, bonsoir la compagnie. L'air de Clichy ne te va pas?

Louis fit la grimace.
— C'est bon; nous allons aviser; il ne faut pas songer à te cacher chez moi; ce serait par trop naïf; mais j'ai, entre Louveclenne et Bougival, mon petit appartement de canotier, que personne ne me connaît. Tu seras là admirablement. Voilà 500 francs pour voir venir, car je n'irai guère te visiter. Le petit père Camusot, le garde du commerce, est fin comme l'ambre, et va mettre ses limiers sur mes traces. Si j'allais te voir, il l'aurait bientôt déniché. Allons, il n'y a pas à hésiter, lève-toi et en route.

Louis soupira et suivit son ami sans rien dire. Edmond l'installa dans son appartement de Bougival, en lui promettant de revenir, dès qu'il pourrait le faire sans danger.

La première chose que fit Louis de Cahuzac, en se trouvant seul dans l'appartement qui lui servait désormais de prison, ce fut de l'examiner dans tous les sens.

C'était un fort élégant réduit, composé seulement de trois pièces, où l'on avait rassemblé toutes les babioles qui constituaient le luxe rétréci et d'assez mauvais goût des élégants de l'an de grâce 1840. Toutes ces jolies niaiseries avaient peut-être leur agrément pour ceux qui les contemplant de loin en loin d'un œil indifférent ou chargé d'ennui; mais pour un garçon de vingt-cinq ans, qui avait des muscles d'acier, des pectoraux de bronze, des biceps d'alain, et par-dessus tout un impérieux et continuel besoin de locomotion, toute cette bricabrakerie n'était rien autre chose qu'une gêne pour ses mouvements, déjà fort empêchés par l'étroit espace dans lequel il lui était donné de se mouvoir. Aussi, après vingt et quelques tours dans un salon où il fallait toutes les précautions imaginables et une habileté de gymnasiarque, afin de pouvoir, sans encombre, aller d'une ottomane du goût le plus fantastique, qui garnissait le milieu de l'appartement, jusqu'à un meuble de Boule encombré de toutes sortes de brimborions géants, Louis ouvrit la fenêtre et respira bruyamment, comme un homme qui commence à sentir le prix du grand air. Heureusement pour lui, de ce côté, du moins, tout était à souhait. L'appartement donnait sur des jardins magnifiques; les senteurs des jasmins et des chèvrefeuilles, poussées par la brise du soir, entraient par fraîches bouffées dans l'appartement, pour y combattre les parfums de contrebande que le jeune Edmond Routy avait répandus partout avec un peu trop de profusion.

Après toute action violente, il y a une réaction, on peut même dire prostration, causée par la trop grande dépense de force qu'on a faite.

Aussi Louis de Cahuzac, qui depuis trois mois se débattait jour et nuit contre les embarras d'une

ères dépeintes
un brouillard
étraité tout en
reuses, c'est la
a nombre. Un
de ses termes
et de notre

re sur nos lé-
Il paraît que
surrice va aux
de mal, elle le
neur. Aussi a-t-
petit étroit
ent de sourcil
sains et s'agite-
lles, tant et si
a blonde tête
hausson qui le
de vigoureuse
sépulture pour
liché des roses
l'enfant fait le
heureux dans
plus originale.
ivo choyé et
Vibert dans
si douillette-
ches et les plus
yeux par son
ur maternel et
a la plus pure
cadre du luxe
coloriste. Sous
e et se repê-
nail se détache
qui l'a inspiré

part des ma-
des fêtes de la
mariée est ju-
onné, assiste en
s'appuyant
Les aïeux de
châtifs de bou-
es un verre de
le exprime tou-
encore dressée
des grands pa-
cinq à six ans
s'assise sur ce
filles au visage
regard noir et
pimpantes An-
de la mantille
dans un coin
s'abîes se becote-
dolines et des
c. Le souffle
Espagne semble

ces tentes éclai-
gné par M. Yan
meur. Il est dé-
eux rainiers. De
côté mélanc-
liques éclaircis par
s'asseoir pour
mousse en face
ner le rend in-
à la fois sau-
re reproduire le

anel. Une gra-
sourire plein
grande et belle
noir et de four-
comprends la
s modèles à lé-
dinsi reproduite.
est, à mon sens,
de cheval. La
r légèrement à
cudes éparses de
La joue est
santé et la vie
es: ce portrait
e charmant ta-
Cet artiste peut

onde illustré, le
ducation mater-
Salon.

AVERNY.



SALON DE 1873. — SCULPTURE. — ÉDUCATION MATERNELLE. — GROUPE DE M. E. DELAPLANCHE.

positif sans issue, éprouvait-il une volupté inconnue à fumer nonchalamment à cette fenêtre, en face de ces beaux jardins, sans craindre ces redoutables coups de sonnette que connaissent si bien tous ceux qui ont passé sous les fourches caudines de la misère en habit noir.

La nuit était venue sans qu'il s'en aperçût, et la lune éclairait déjà depuis longtemps le paysage qui s'étendait devant ses yeux, quand Louis songea à fermer sa fenêtre. Mais en ce moment, il lui sembla voir s'avancer deux dames sous une allée de tilleuls dont les masses sombres ne lui permettaient que de distinguer imparfaitement.

Nous venons de dire que Louis allait fermer sa fenêtre, son églogue était donc achevée. Aussi ne fut-il pas fâché de cette distraction apportée par le hasard.

Quelles étaient ces dames ? Étaient-elles jeunes ? Louis de Cahuzac avait vingt-cinq ans, mesdames ; souvenez-vous-en et pardonnez-lui. Ces questions que se posait notre Gascon allaient bientôt, suivant lui, recevoir leur réponse, car les deux promeneuses devaient passer devant sa fenêtre.

Déjà même il pouvait distinguer le bruit de leurs voix. Mais quand ces voix se rapprochèrent, le curieux Louis chercha en vain à comprendre : les deux dames parlaient espagnol.

Or, notre Gascon avait fait ce qu'on appelle d'excellentes études, c'est-à-dire qu'il savait assez de grec et de latin pour comprendre les citations de Jules Janin ; mais en fait de langues vivantes, il n'en savait pas une, pas même l'italien, la langue de sa mère, que l'ingrat enfant avait oubliée.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE AMIE

Je ne puis trop vous répéter que l'eau dentifrice de Philippe est la meilleure des eaux connues jusqu'à ce jour ; par son usage journalier, les gencives et les lèvres ne tardent pas à acquérir la teinte rosée du corail, et son goût exquis laisse à la bouche un parfum suave et pénétrant, aussi frais qu'agréable.

L'odontaline s'emploie concurremment avec l'eau de Philippe, dont elle augmente l'action et l'effet pour blanchir les dents, et les préserver des douleurs occasionnées par la

carie ; l'un et l'autre de ces élixirs se vendent, 24, rue d'Enghien, chez M. Hanochin.

Il nous faut un choix de robes de laine, linos, moulin, châlis, alpagas, de toutes nuances, de toutes dispositions ; allons donc en confiance à *Pygmalion*, cette maison que nous avons adoptée, et pour cause, en toute prédilection ; le choix y est immense, les prix très-avantageux, que pouvons-nous désirer de plus ? Est-il utile de vous dire que cette maison est située au centre de la vie parisienne, entre les rues Saint-Denis, de Rivoli et le boulevard Sebastopol ; que de tous les centres de la France, on peut lui adresser ses demandes, et qu'elles sont immédiatement satisfaites ? Non, vous avez toutes, mesdames, trop bonne mémoire pour ne pas vous rappeler et l'adresse et le renseignement.

Mais l'élegance de la toilette féminine ne consiste pas seulement dans l'achat d'une belle robe, d'une gracieuse confection, il faut agrémenter tout cela, relever la teinte neutre de ce moulin, agrémenter cet alpagas, enrichir cette toile à l'aide de soutache, de passementeries, d'éfiles de toutes sortes, gracieuses fantaisies nées du souffle de l'industrie parisienne, qui, quel qu'on fasse, sera toujours reine. Allez, pour cela faire, et en toute confiance, aux Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs, et vous y retrouverez ces jolies nouveautés, nœuds, agrafes, ceintures, dont nous vous donnons de si ravissants types dans notre journal, que toutes vous apprécierez à sa juste valeur. E. BOUVY.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

A tous les degrés de la société, en haut, en bas, chacun travaille.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{lle} F. F., à Boull. — Voici une formule contre la constipation. Prenez :

Rhubarbe concassée 20 grammes.

Eau 1 litre.

Laissez macérer à froid quarante-huit heures ; filtrez, et pressez à chaque repas un verre à bordeaux mélangé avec le vin. Augmentez ou diminuez la dose selon l'effet produit.

M^{me} J. S., à Niort. — Vos renseignements sont insuffisants ; le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous abstenir de toute espèce de traitement.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOITAIRES.